

PORTRAIT ■ JOAQUIM EVERS

Visions brûlées d'un Vulcain timide

De père allemand, de mère française, ce sculpteur d'apparence pusillanime mais au cœur de braise se reconnaît un tempérament plutôt romand. Il expose dès jeudi en l'ancienne maison de Morax, à Morges, ses travaux les plus récents: des reliefs sur bois.

GILBERT SALEM

Au physique plus qu'au moral, il tient des jeunes faunes de cette mythologie de l'Antiquité qu'il aime tant, ou de celui du beau prélude de Claude Debussy. Joaquim Evers, qui expose dès jeudi à Morges ses œuvres récentes, dans la maison qui a appartenu à René Morax, le librettiste du *Roi David* d'Arthur Honegger (1921), a des yeux noisette, des sourcils circonflexes que relie un fin duvet qui trahit une âme mélancolique; un corps mince mais bien découpé, car la sculpture à l'échelle où il s'adonne exige des exercices quotidiens qui font des muscles, qui, si j'ose dire, sculptent en retour le sculpteur.

Souvent attentif aux mains de mes interlocuteurs du samedi, j'ai été frappé par l'élégance de celles de Joaquim Evers. Par leur ingénuité. Ce sont des doigts de pianiste, de joueur de mandoline. Qui croirait qu'ils empoignent journalièrement le manche de la hache pour dégager une pièce dans le bois le plus dense, les marteaux les plus lourds pour frapper la pierre? Ou qu'ils actionnent une tronçonneuse afin de percer la glace des montagnes, et en extraire des blocs cubiques?

Car, à 33 ans, Evers a déjà participé à sept expositions en Suisse romande en Suisse alémanique

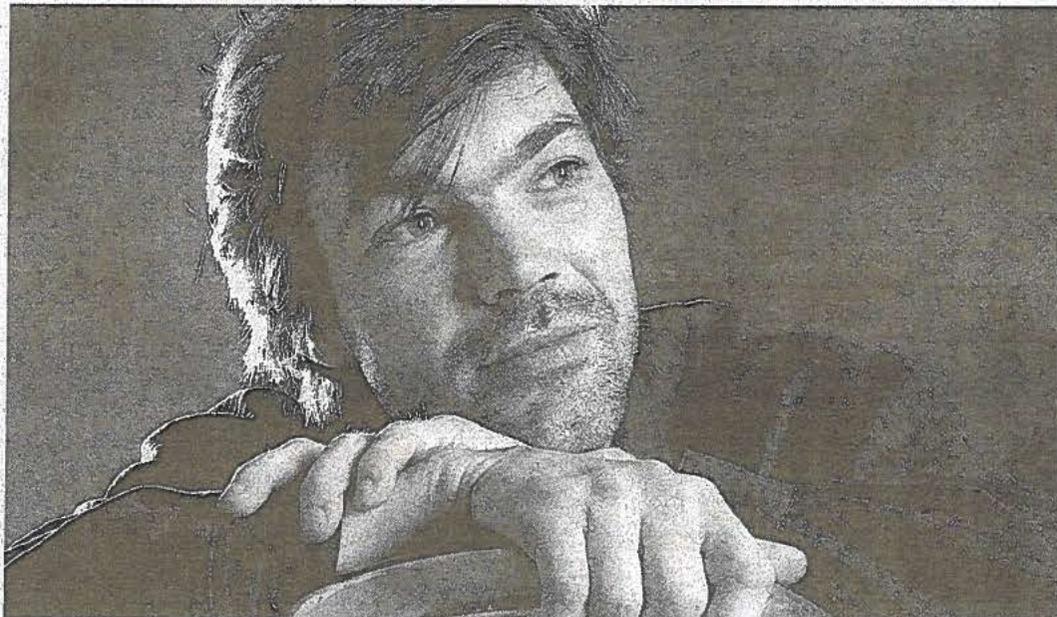
en Hollande, en Allemagne, ainsi qu'à une dizaine de symposiums, et de concours internationaux.

Le fil du temps

Joaquim Evers apprécie peu ces manifestations où concourent des dizaines d'artistes venus de pays différents. Il y a quand même été couronné, deux fois de suite, par un premier prix pour des sculptures réalisées dans la glace — des pièces géantes, qu'il adora composer à cause de l'enjeu envivrant de l'éphémère. S'il y fut le vainqueur, c'est parce que ces œuvres-là étaient non seulement monumentales, mais simples. Elles évitaient la tentation du kitsch. Elles pesaient jusqu'à 120 kilos. Entre autres outils pour les modeler, il avait recours aussi à un fer à repasser. L'une d'elles s'appelle d'ailleurs (ou s'appelait... puisqu'elle a eu le temps de fondre) *Au fil du temps*.

Depuis 1995, Joaquim Evers a exposé, d'une manière plus importante pour lui, au château de Morges, à Freiburg-Münzigen, en Allemagne; à Geldrop, aux Pays-Bas; à la Galerie Thuillier de Paris, etc.

Notre curieux faune, que l'on découvrirait à Morges jeudi, est né le 11 mars 1969 à Hambourg. Son père est un graphiste allemand, sa mère une Française très jeune. Elle l'enfante à 19 ans. «J'ai, à présent, une double nationalité



On peut être de complexion délicate et adorer frapper la pierre, manier la tronçonneuse. Pour arriver à créer des nuances fines sur la pierre ou le bois.

Sedrik Nemeth

franco-allemande, dit-il. Mais comme j'ai beaucoup vécu en Suisse romande, moralement, je me sens d'ici.»

De cette troisième veine-là, à la fois optionnelle et relevant du vécu, doivent procéder, chez Joaquim Evers, sa grande timidité, une gêne de parler de son passé, de se raconter, de se présenter comme une personnalité exemplaire — quand bien même il l'est, foi du coiffeur! A l'instar des

Suisses romands qui se défendent d'obéir aux principes de réserve inculqués par Jean Calvin, il garde secret en son cœur un redoutable braser de révolte, de mélancolie naturelle au sens baudelairien du mot, une fureur rentrée, qui doit certainement souffrir, mais qu'il exprime en usant de la hache, du marteau, ou alors, plus délicatement, en manipulant d'une manière très aérienne la gouge cou-

gradines. Plus d'autres instruments compliqués, dont les noms ont disparu des dictionnaires populaires au profit de termes électroniques, informatiques nouveaux. Ou, pis, relevant de la ludotique (sic). Mais, c'est grâce à eux, à ces objets immémoriaux, qu'Evers parvient à catalyser sa violence intérieure, en développant par des reliefs presque dentelés ses dernières œuvres sur bois, celles-là mêmes qui seront

présentées dès jeudi à Morges, et s'intitulent *Visions brûlées*.

Pour des raisons familiales compliquées, Joaquim Evers change souvent, depuis son enfance, de foyers, de pays, de méthodes scolaires. Sa première jeunesse et son adolescence, il les vivra alternativement en ville (à Paris, entre autres), ou à la campagne, notamment dans une ferme près de Karlsruhe, en Allemagne, puis en France, dans la Beauce, le pays du peintre Millet. Dans ces campagnes germaniques ou gauloises, il apprendra à traire des bovins, à s'occuper de moutons et de chèvres.

En ville, c'est à Lausanne qu'il parvient à s'épanouir socialement et artistiquement, en rencontrant notamment, au Café Romand, de jeunes créateurs de sa génération.

Il va à l'école mais n'aime pas trop ça. Or la vocation de sculpteur naît quand même en lui, après celle de menuisier, puis d'ébéniste. Il finira quand même une formation de ce second métier en 1993. «Je produis trop peu», confie-t-il.

Joaquim Evers est un flemmard doux et éclairé. □

UTILE

Visions brûlées, 27, rue Louis-de-Savoie, Morges, du 21 au 30 juin. Vernissage le jeudi 20 juin dès 17 h.